

DE

L'ASSOCIATION FRANÇAISE DES AMIS DE L'ORIENT

A la Librairie des Arts et Voyages, 29, Rue de Londres
et au siège de l'Association, Musée Guimet, Place d'Iéna, PARIS (XVI^e)

UN VOYAGE AU LAOS

par la Princesse Achille MURAT⁽¹⁾

En deux étapes, l'automobile a franchi les quatre cents kilomètres qui séparent Vinh, sur la côte d'Annam, de Xieng-Khouang. La route est extrêmement mouvementée, et il a fallu une persévérance et une énergie inouïes pour surmonter les obstacles qui s'opposaient à sa construction. Sans trêve, elle monte, descend, remonte et tourne à travers la prodigieuse forêt tropicale. Les fûts gigantesques d'arbres inconnus disparaissent sous la chevelure enchevêtrée des lianes, et les énormes feuilles du bananier sauvage alternent avec les gracieux massifs de bambous.

Nous grimpons à peu près deux mille mètres pour descendre ensuite sur le plateau du Tran-Ninh. Là, la végétation devient toute différente, on se croirait presque en Europe. La nuit nous a surpris. Ayant plus d'une fois poussé l'automobile, dans les montées, le sommeil finit par nous gagner. Nous sommes tout à coup réveillés par une brusque embardée qui nous fait frôler le fossé : « Les yeux du tigre », explique, en tremblant, le petit chauffeur annamite, en accélérant avec prudence, avant qu'on ait pu épauler une carabine.

Xieng-Khouang, et nous voici chez M. Barthélémy, le Commissaire du Gouvernement pour le Tran-Ninh, auquel nous devons la route parcourue aujourd'hui. M. Barthélémy, en bon administrateur, tient ses assises sous sa vérandah, au milieu de pittoresques individus, accroupis à ses pieds, tandis qu'une petite tigresse promène ses ébats de jeune chatte entre les jambes de l'interprète. L'application des lois indigènes alterne avec celle du code français. Ainsi l'adultère sera puni d'une manière toute laotienne. L'amant surpris deux fois en flagrant délit sera tenu de payer une certaine somme au mari. La troisième fois, le mari sera condamné à donner à son rival le double de la somme reçue, pour lui apprendre à mieux surveiller sa femme.

Les farouches Méos qui habitent les montagnes avoisinantes préfèrent

(1) Conférence avec projections et films, donnée à l'A. F. A. O., le 17 juin 1927.

régler eux-mêmes leurs petites histoires. Un mari offensé n'hésitera pas à se suicider sur le seuil de sa demeure, évitant ainsi les condoléances narquoises de ses amis, et certain que le sort le plus affreux sera réservé à l'épouse infidèle. En effet, elle sera attachée au cadavre de son seigneur et enterrée vivante avec lui, un ingénieux dispositif de tubes de bambous lui assurant l'air et la vie pendant plusieurs jours. M. Barthélémy a eu l'occasion de déterrer plusieurs de ces malheureuses ; elles avaient toujours perdu la raison, même après un court séjour sous terre.

A Xieng-Khouang, nous prenons contact avec les Laotiens qui sont fort aimables et accueillants. Dès qu'ils apprennent notre arrivée, ils accourent, les vieux notables et les gracieuses femmes aux chignons fleuris et aux écharpes claires, pour faire en notre honneur la cérémonie du Ba-Si. Accroupis sur les talons, ils nous présentent des gâteaux et des fruits, des fleurs, symboles de bienvenue, et des bougies de cire parfumées au benjoin, symboles d'hospitalité. Une solennelle invocation au Bouddha, puis une litanie de vœux, longuement psalmodiée : « Nous vous souhaitons la fermeté de la corne de cerf, la résistance de la dent du sanglier, la force du lien qui retient l'éléphant sauvage... des monceaux d'or et d'argent, des bœufs et des buffles, des rizières et des éléphants avec des cages d'or jusqu'au nombre de cent mille. Que vos existences soient longues, puissiez-vous avoir autant d'enfants qu'il y a de cours d'eau au Laos, que vos visages soient toujours beaux, votre sommeil toujours agréable et que des femmes merveilleuses reposent à vos côtés ». A nos poignets ils attachent ensuite un fil de coton béni ; ils boivent l'alcool de riz et se retirent en faisant des laï.

Maintenant, sans crainte, nous pourrons nous enfoncer au cœur de la brousse, nous sommes devenus les hôtes sacrés de toute la population laotienne ; aujourd'hui, par la bouche des vieillards de Xieng-Khouang, elle a promis de nous protéger et de nous servir.

Au-delà de Xieng-Khouang, la route traverse la plaine des Jarres, ces étranges monuments préhistoriques taillés dans le grès. Étaient-ce des sarcophages, des vases à sacrifices, ou simplement des récipients à alcool ? Personne n'est d'accord sur cette question.

Voici, enfin, Muong Soui, un village sur pilotis où nous passons notre première nuit dans une *sala* laotienne. C'est une vaste case surélevée, absolument dénudée de meubles, un tas de paille en guise de lit, auprès du feu allumé au milieu de la pièce ; la fumée s'échappe par les trous de la toiture. Le lendemain, nous avons près de cinquante kilomètres à faire sur des pistes de montagne. Nous resterons douze heures en selle, car il est impossible de marcher autrement qu'au pas, sur un sentier à peine praticable et transformé en perpétuelles montagnes russes. Le paysage est d'une beauté grandiose ; les arbres de France succèdent à l'inextricable forêt tropicale et à dix-sept cents mètres d'altitude, j'ai la surprise de cueillir des edelweiss, fleur que je ne m'attendais certes pas à trouver en Indochine.

Nous chevauchons gaiement sur une crête, entre deux abîmes boisés,

lorsque, soudain, retentissent des appels, et le sentier est barré par une bande turbulente et joyeuse d'individus pittoresques. Ce sont des Méos, venus du Yunnan par les cimes des montagnes, où ils établissent leurs villages et leurs cultures, après avoir incendié la végétation. Ils descendent rarement dans la vallée, de crainte d'entendre « le coassement de la grenouille qui donne la fièvre », et cultivent sur les hauteurs le maïs et l'opium. Habillés d'une veste et d'un pantalon de toile indigo, ils ont le devant de la tête rasé, avec des mèches noires leur tombant sur les épaules, et ils portent, autour du cou, toute leur fortune sous forme d'innombrables colliers en argent massif. Les femmes ont un aspect écossais, avec leurs jupes plissées aux genoux et les jambes entourées de bandes molletières. Le sentier commence à descendre à travers une forêt de bambous pour s'arrêter sur les bords du Nam Khane, affluent du Mékong.

Le lendemain, nous quittons le village de Muong You pour nous installer en pirogues, avec M. Thong Dy, mandarin de première classe, venu de Luang Prabang à notre rencontre.

Quatre pirogues composent le convoi. Dans chacune d'elles on peut se tenir à deux, trois au plus, à part les trois bateliers, deux pagayeurs accroupis à l'avant et un barreur à l'arrière. Construite avec trois planches, longue d'une dizaine de mètres et extrêmement étroite, la pirogue est munie vers le milieu d'un toit en branches et en feuilles, abritant une claie surélevée. C'est là que nous prenons place avec force précautions, car le moindre mouvement brusque risquerait de faire chavirer le frêle esquif.

La brume matinale est aspirée peu à peu par les rayons du soleil, tandis que les singes gambadeurs semblent nous crier bonjour au passage. Soudain, nous entendons un grondement sourd et lointain, puis un rugissement, et notre embarcation, happée par le courant, entre dans le rapide. Les hommes debout à l'avant lâchent les rames et cherchent la passe à l'aide de perches. L'écume tourbillonne autour de nous ; la pirogue complètement couchée sur le côté, râcle, en gémissant, les galets à fleur d'eau, se précipite contre un gros rocher qu'elle longe en l'effleurant et enfin, dirigée par un habile coup de perche, se retrouve dans les régions profondes et calmes. Ainsi, nous franchirons une trentaine de rapides par jour.

Mais voici déjà le village de Pak-Vet, distant d'une trentaine de kilomètres de Luang-Prabang. Nous disons adieu à nos amis piroguiers pour prendre place dans l'automobile qui nous déposera bientôt au perron du Commissariat.

Je ne parle pas de l'accueil qu'on nous y réserve. Tous ceux qui voyagent en Indochine connaissent l'hospitalité exquise qui leur est partout offerte. Mais en outre, à Luang-Prabang, nous sentions parmi la dizaine de Français que contient la ville, la joie de voir parmi eux trois Français de plus. En effet, à Luang-Prabang, le touriste est à peu près inconnu, et cependant, le pays des « Millions d'Eléphants et du Parasol Blanc » vaut bien le voyage. Les moyens d'accès, il est vrai, sont plutôt lents et incommodes. Dans quelques

années, deux routes attendues avec impatience relieront Luang-Prabang à Xieng-Khouang et à Vientane. Elles sont évidemment indispensables pour l'exploitation des grandes richesses naturelles du Laos, mais au point de vue de la couleur locale, « la Cité de l'Illustre Bouddha » ne perdra-t-elle pas alors un peu de son charme? Actuellement assez inaccessible, elle conserve encore son cachet inaltéré et son pur parfum d'exotisme. Jalousement gardée de tous côtés par de hautes montagnes, située dans la boucle formée par l'embouchure du Nam-Khane et du Mékong, Luang-Prabang cache dans un bouquet d'arbres et de fleurs, ses vieilles pagodes et son palais neuf, ses quelques maisons en maçonnerie et ses innombrables cases faites de bois, de bambous et de feuilles.

Au milieu des cocotiers et des manguiers, s'élève le Pou-Si sacré, la verte colline dominée par le cône doré de son *tât* ; un sanctuaire abrite la trace vénérée du pied du Bouddha qui, d'une seule enjambée, traversa le Mékong, en laissant sur l'autre rive une empreinte semblable. Le palais royal était presque vide. En effet, S. M. Sisavang Vong, le Tiao Si Vit, le « Maître de la Vie », était allé rendre visite au Gouverneur Général à Vientane, emmenant avec lui son trône, ses danseuses et ses comédiens.

C'est, paraît-il, au mois de novembre qu'il faudrait venir ici pour assister dans le Wat-Mai, « la pagode royale », à la curieuse fête des Grands Serments. Le roi, porté sur une chaise élevée, arrive lentement au milieu d'un magnifique cortège de costumes chatoyants, d'éléphants richement caparaçonnés et de parasols blancs à sept étages.

Puis, dans la sombre pagode remplie de cierges et de fleurs, devant le Pra-Bang apporté d'Angkor, le Bouddha vénéré couvert de feuilles d'or, par la piété des fidèles, les Laotiens jurent fidélité au roi de Luang-Prabang et à la République Française, en plongeant dans l'eau lustrale la pointe de leurs lances, de leurs sabres et de leurs flèches. On nous parle aussi de la joyeuse incinération qui a eu lieu dernièrement, à la mort du second roi. C'est une fête très joyeuse, une occasion de réjouissances pour tout le monde ; le Laotien sourit toujours, même devant la mort. Tout, du reste, est occasion de fête, à Luang-Prabang. Fête des oreilles : le rire des jeunes filles, les pou-saos, la voix grave du gong qui égrène les heures sur la colline sacrée, la plainte mélancolique du Khène et la mélodie joyeuse des cymbales et des gongs de l'orchestre laotien. Fête des yeux : le divin paysage, les fleurs si variées, le soleil sur les claires écharpes et les robes jaunes des bonzes, et surtout les silhouettes harmonieuses des femmes. Celles de Luang-Prabang sont justement réputées pour leur beauté. Souvent grandes, toujours sveltes, les yeux à peine bridés et la démarche incomparable, elles se revêtent du *sine*, la jupe cylindrique en soie et coton, striée de fils d'or ou d'argent, qui les moule dans un fourreau rouge ou violet, depuis la taille jusqu'aux chevilles. Les seins ambrés sont à peine voilés par une écharpe rose ou bleue, mauve, verte ou orange.

Il faut flâner, le matin, au marché qui se tient le long de la rue principale. A l'ombre des parasols chinois, sont posés à terre, sur des feuilles de bananiers, les étalages de fruits, de fleurs et de légumes, les viandes et les pâtisseries, les

poissons et les coquillages, la chaux, l'arec et le bétel pour les chiques, et toutes sortes de menue pacotille.

Accroupies sur les talons, c'est la théorie de celles qui vendent et de celles qui achètent ; les vieilles mères aux cheveux blancs coupés en brosse, souvenir de la domination siamoise, et les adorables pou-saos, une petite corbeille laquée noire et or suspendue à l'épaule, le chignon foncé coquettement piqué d'une fleur posée sur l'oreille droite. Les plus aisées ont des bracelets aux poignets et aux chevilles, une chaînette d'or enroulée autour du chignon et de grosses boucles d'oreilles en forme de corolle. Les autres remplacent les bijoux par une guirlande de jasmin dans les cheveux et des fleurs aux oreilles. Voici Sao Souk, M^{lle} Agréable, Sao Ti, M^{lle} Finaude, Sao Tong-Khame, M^{lle} Cuivre-et-Or, Sao La, M^{lle} Benjamine, Sao Si, M^{lle} Riche-en-Couleurs, et Sao Pan, M^{lle} Grain-de-Beauté, qui tout en riant mâche son bétel qu'elle rejette ensuite en un jet écarlate : « Les filles de Luang-Prabang — sont les plus belles de la terre ; — elles ont les deux seins pareils, — lisses comme des boules d'or ; — elles ont les deux cuisses pareilles, — pures comme des colonnes d'or ; — elles ont les doigts longs et fins — comme des tiges d'oignons ; — leur buste, hors du sine — est droit et fier — comme une lame tirée du fourreau... — leurs jambes égales sous le sine, — sont, comme dans sa gaine, — l'épée à deux lames. — Leur haleine est si suave, — que lorsqu'on l'a respirée, — les fleurs n'ont plus de parfums... — Leurs yeux sont des étoiles noires, — bleues ou vertes, — au-dessus des joues rondes — comme la Lune. — Devrait-on traverser — mille existences — il n'est pas possible de trouver — des épouses plus belles — que les filles de Luang-Prabang... »

Mais nous devons nous arracher au charme de Luang-Prabang pour songer à regagner le Sud par la voie fluviale. Des chaloupes font le service de Saïgon à Vientane, mais pour rejoindre cette ville, nous empruntons un nouveau moyen de locomotion : le radeau.

Le radeau du Mékong n'a rien de commun avec celui de la Méduse. C'est une véritable maison flottante, avec un toit abritant deux pièces, un couloir et une véranda, le tout de quinze mètres de long sur quatre de large, et fixé sur deux pirogues jumelles. Onze hommes composent l'équipage, huit rameurs et trois barreaux, tous de rieurs Laotiens, tatoués depuis les genoux jusqu'au nombril. Ils passent beaucoup plus de temps à manger, à dormir et à tresser des corbeilles qu'à manier la rame ; à ce train, nous descendons tout doucement le large fleuve aux eaux limoneuses. Par contre, dans les couloirs rocheux des rapides, les bateliers se réveillent complètement. Arc-boutés sur les rames, s'encourageant par de sourdes exclamations, ils luttent alors de toute la force de leurs muscles contre les courants traîtres, les tourbillons impressionnants et les remous parfois sans pitié. Le radeau file et bondit, en rasant des roches dont la rencontre serait pour nous la mort certaine, tandis que, dans une vision précipitée, nous apercevons des pirogues remontant le fleuve, péniblement hâlés par des hommes, sur la berge.

En dehors de ces passages mouvementés tout est d'un calme délicieux.

Sous le clair soleil du Laos, dans ce bienheureux pays où on reçoit les journaux avec un retard de quatre mois au minimum, et où les mots de politique et de fisc ne sont pour ainsi dire jamais prononcés, chacun se laisse vivre sans se préoccuper nullement du lendemain. Nous avons rapidement adopté cette charmante coutume.

Le brouillard à peine dissipé, le radeau se met en route aux chants des bateliers. « Là-bas ceux qui sont restés — se promènent avec les filles, — le long des haies où s'entr'ouvrent, — à cette heure-ci, — les *doc mai sam pang*... Les pou-baos inventent des compliments — auxquels les plus défiantes se laissent prendre, — comme la bête rusée — qui, une nuit ou l'autre, — tombe dans une fosse, — habilement garnie d'herbe, — mais dont le fond est semé — de *pak-kouass* (piquets) — qui font des blessures dangereuses... — Mais quand la sœur chérie — glisse par terre, — aux pièges tendus par le bien-aimé, — elle ne se plaint jamais — de trouver le piquet trop dur...

« Là-bas, les pou-saos répondent — aux couplets amoureux — par de vives réparties, quelquefois, — et aussi par de tendres gentillesse... — Ici rien ne répond à nos appels — que le hoquet de la grenouille-bœuf... — Devant nos yeux, — il n'y a rien à regarder — que la fumée de nos pipes — et les tristes pirogues — qui doivent nous emporter — toujours plus loin de la sœur chérie... — Cependant, tout à l'heure, quand la Lune jaune est apparue, — mon cœur a sauté en moi — comme pour se jeter — au-devant de la sœur chérie... — Hélas, si la Lune est jaune — comme la gorge des pou-saos — frottée de curcuma — la Lune n'est pas fleurie — du bouton d'or rose — qui pointe comme l'extrémité d'un citron — aux seins des vierges du *muong*. — Oui, quand le visage clair de la Lune — s'est montré, j'ai cru — que c'était la sœur chérie — qui venait vers moi, — tant l'obsession est sans trêve... — Mais la sœur chérie est loin — autant que la Lune, — et elle ne pense pas à moi, — entourée de plus de galants — qu'il n'y a d'étoiles — autour de la Lune... »

Puis on s'arrête pour les approvisionnements. Tandis que les chasseurs tuent une oie sauvage et des tourterelles, je suis les bateliers au village. Un torrent qui rafraîchit délicieusement les pieds après la brûlure du sable surchauffé, un raidillon disparaissant dans les bambous, et voici le *ban*, toujours pareil : la pagode et la bonzerie à l'ombre d'un banyan aux multiples racines et une vingtaine de cases juchées sur pilotis. Sous les maisons, les enfants, les cochons noirs et les poules prennent leurs ébats ; une femme aux seins nus allaite un bambin, pile le riz ou travaille devant son métier à tisser, à la confection du sine. Les maris sont partis à la pêche ou font la sieste. Je grimpe dans une case, pour assister aux achats de poulets, de riz, de poissons fumés, et je reçois souvent des présents d'œufs et de bananes, surtout m'expliquent-on quand je suis la première *Madame Français* à visiter le hameau.

Le soir, notre radeau rejoint les trois autres (poste et marchandises) qui constituent le convoi, on amarre pour passer la nuit. Nous nous baignons auprès des Laotiennes relevant sur la tête leurs jupes transformées en turban, à mesure qu'elles entrent dans l'eau. La splendeur du couchant meurt sur le

Mékong devenu une coulée d'or liquide, tandis que s'allument au ciel les étoiles, et sur la berge les feux de camp.

Le repas terminé, on se réunit parfois dans un des radeaux pour chanter tout en buvant l'alcool de riz. Le *Khène*, instrument de musique national, sorte de flûte de Pan à quatorze tuyaux de bambous juxtaposés, fait entendre ses sons plaintifs, infiniment doux, qui tiennent à la fois de l'orgue, de l'accordéon et par moment, du violon. Bientôt le cercle s'anime ; la lueur d'une bougie fixée sur une boîte de conserves éclaire des visages bronzés qui s'épanouissent largement. Les plaisanteries, les éclats de rire jaillissent en fusées ; les tristes mélodées sont noyées par des refrains endiablés, accompagnés de battements de mains et de gestes comiques parodiant ceux des danseuses. Là-bas, aussi, à Luang-Prabang, on rit, et on chante. Au pied de la colline sacrée, les pou-saos se promènent en déchirant soudain la nuit de leur étrange appel de jeune fauve, en échangeant avec les garçons aux jambes tatouées, dans la cour d'une pagode aux ombres propices, des improvisations chantées, amoureuses ou taquines : « *Lui* — Vous êtes une jolie fleur que j'aime, car je me sens attiré vers elle.

Elle — Un homme comme vous, de votre âge, ne pourra jamais savourer tous les parfums de la jolie fleur dont vous venez de parler.

Lui — Un homme comme moi, je le reconnais, est une fleur sèche tombée à terre, mais si vous daigniez la ramasser et la mettre un moment dans l'eau, vous lui verriez reprendre sa vigueur naturelle.

Elle — Votre demande ne peut être exaucée. Je suis comme une fleur fraîchement cueillie et qui ne peut être mise à côté d'une fleur qu'on trouve à terre desséchée.

Lui — Ecoutez-moi ? Bien des fois, l'on ne respecte pas les pagodes en ruines ; on les dédaigne. On oublie que l'on découvre souvent des bouddhas en or au milieu de ces ruines. Daignez donc ramasser la fleur sèche dont vous parlez et vous trouverez bientôt des lèvres à la fois douces et brûlantes qui viendront se poser sur vos joues roses. »

« Ecoute, Madame — Ton frère te parle — Oh ! la plus belle — De quel pays magique — Viens-tu, ma sœur ? — Je désire le savoir — Madame, dis-moi — Ce que l'amie doit conter — A son frère aîné.

Le frère aîné veut se rendre auprès des parents de sa dame — Il portera des objets précieux. — Il la demandera — L'obtiendra-t-il ?

Réponds, Madame. — Le frère aîné aime — Le visage de sa sœur — Il est gravé dans son œil. — Si la sœur était un gros *pa khat* (poisson), — Le frère la dévorerait, — Blessé par les arêtes — Qui s'arrêteraient dans sa gorge, — Il ne se plaindrait pas.

Laisse-moi, ma belle, — M'approcher de toi, — Je t'en supplie. — Si cette année je ne puis te posséder, — Mon cœur ne t'oubliera pas. — Mon cœur n'a pas de secrets. — Madame, mon incomparable sœur, — Si ton frère ne te possède pas, — Il pensera encore à toi dans les autres mondes. — Le frère ainsi ne se lassera pas, — Rien ne le rebutera — Ma sœur.

Réponse. — Ecoute, chanteur, mon frère aîné, — La sœur va te conter — Du commencement à la fin — Ce qui t'intéresse.

Le frère vient de demander à la sœur — Dans quel muong, elle est née, — Dans quel village. — La sœur vient du grand muong de Chanlaklam ; — La sœur a marché longtemps — Pour venir trouver son frère, — La sœur demande maintenant — Où son frère est né.

La sœur a marché longtemps — Pour trouver son frère — Elle a vu le frère aîné, — Il est comme un collier précieux — Qu'on voudrait avoir au cou. — Le Dieu étincelant du Ciel — Est descendu des nuages avec toi, — Les désirs viennent à mon âme ; — Je veux sur ma couche — Te serrer dans mes bras — Ta sœur veut te posséder. — Tu seras l'époux — Assis auprès d'elle — Jusqu'à la vieillesse, — Jusqu'aux temps nouveaux. — Frère prépare la maison — Où je serai la femme chérie — Qui garde le foyer.

Déclaration. — *Elle* — « J'aime Kao Som Sène dans mon cœur... — L'amour bouillonne dans mon cœur, — comme le grand fleuve entre ses berges, — après plusieurs semaines de pluie.

Lui — J'aime Van Di dans mon cœur... — Mais l'amour n'est pas dans mon cœur — comme le fleuve qui se tarit — après les pluies... — L'amour est dans mon cœur — comme l'éternelle forêt — où il y a toujours des fleurs, — toujours des feuilles, — toujours des fruits...

Oh ! tu ne chasseras pas l'oiseau fidèle — qui te demande abri, — et ne veut chanter que pour toi... — Tu lui ouvriras la porte de la cage — quand il viendra frapper aux barreaux — pour becqueter sa sœur chérie — comme je vois les oiseaux, — posés deux à deux sur les branches, — gazouiller dans les bois... »

Enfin on se retire pour dormir. Les hommes fument lentement la pipe d'opium et chacun s'enroule dans sa couverture, bercé par les chants des cigales. Un soir, nous sommes brusquement réveillés par les appels terrifiés des bateliers chez qui semble régner une véritable panique. La berge, minée par l'eau, s'écroule avec fracas dans le fleuve. Les bateliers nous expliquent que les remous sont causés par les ébats d'un « poisson long comme une pirogue », muni de cornes, marchant comme un serpent et capable de faire chavirer les radeaux pour dévorer les pauvres Laotiens. C'est lui, paraît-il, le responsable du naufrage de la chaloupe perdue il y a quelques années dans un rapide. Vaguement inquiets, nous écarquillons les yeux dans l'espoir d'apercevoir, éclairée par un rayon de lune, la pointe des cornes qui prennent un malin plaisir à troubler l'eau. Les hommes tremblent et nous supplient de tirer des coups de fusil ; je leur suggère de brûler des bâtonnets d'encens pour apaiser les génies. Pendant une demi-heure, la berge continue à s'effondrer par intermittences et nous cherchons vainement le mystère du méchant poisson. Le lendemain, un des bateliers nous apporte, triomphant, une boîte d'allumettes illustrée à l'effigie d'un... dragon. C'est lui. Décidément, nous ne sommes pas éloignés des légendes où, Rothisen, prince d'Angkor, remontant le Mékong sur une embarcation, sans doute pareille à la nôtre, vint chercher

pour épouse Neang Kangrey, fille du Lang Xang, le pays des Millions d'Eléphants...

Nous passons à Paklay, grand village où aboutissent les caravanes d'éléphants venant du Siam pour inonder le Haut-Laos de marchandises anglaises et allemandes, en attendant la construction de voies de pénétration française. Aux approches de Vientane, une population nombreuse est assemblée en pittoresques campements sur les berges du fleuve, et se prépare à la pêche du *pla boeuc*, poisson long de cinq à six mètres, dont les œufs sont recueillis pour faire du caviar rouge. La pêche n'a lieu qu'une fois par an, et devient une sorte de fête nationale pour la vallée du Mékong.

A Vientane, la cité des 10.000 Bouddhas, capitale administrative du Laos, nous quittons notre maison de bambous, pour prendre la chaloupe des Messageries Fluviales, mais nous aurons auparavant le temps de jeter un coup d'œil sur les innombrables Bouddhas de la ville, les Bouddhas debout, assis ou couchés, faits de bronze, de pierre ou de bois doré. Ils sont de toutes tailles ; certains, géants, d'autres, grands comme le petit doigt. Mais, hélas ! que de ruines.

Jadis, la « Cité du Santal », capitale d'un royaume puissant, contenait soixante-deux pagodes, dont la splendeur et la richesse, en 1666, faisaient l'émerveillement d'un voyageur hollandais. Maintenant, la plupart des Bouddhas, souvent mutilés, dominent tristement des monceaux de pierres. Au début du XIX^e siècle, le roi de Siam ne pardonna jamais au roi de Vientane d'avoir refusé de lui accorder en mariage la main d'une de ses filles, renommée pour sa beauté. Il l'enleva de force, ainsi que le Prah Kéo, le Bouddha d'Émeraude, paladium des Laotiens, aujourd'hui la gloire de Bangkok ; quelques années plus tard, il rasa complètement la ville brillante et ses vieilles pagodes.

Nous avons dix jours à passer en chaloupe, de Vientane à Strung Treng, la frontière du Laos et du Cambodge. Grâce à la baisse des eaux, nous serons obligés de changer sept fois de chaloupe et de franchir les principaux rapides en pirogues.

Les rapides de la Kemmarat, qui s'étendent presque sans interruption sur une longueur de cent kilomètres, demanderont ainsi trois jours pour être parcourus. Ils sont, du reste, fort pittoresques. Par endroits, le Mékong, qui s'étalait sur une longueur de dix-huit cents mètres, se rétrécit en un torrent large de quatre-vingts mètres à peine, où les eaux s'engouffrent en tourbillonnant. Les berges sont formées de blocs de grès énormes et plats, posés les uns sur les autres, tel un amas de pavés gigantesques. A vingt mètres au-dessus de nos têtes, nous apercevons la trace laissée par les eaux au moment de la crue d'automne, et parfois une barque ou un tronc d'arbre en équilibre. C'est ici, paraît-il, que tous les éléphants sauvages de la région se réunissent pour passer d'une rive à l'autre. Malheureusement, ils oublient aujourd'hui de se livrer à cette acrobatie ; par contre, le capitaine nous raconte ses captures de jeunes éléphants qui éprouvaient de la difficulté à grimper, une fois descendus à l'eau.

Parfois nous restons quelques heures dans un des petits postes ombragés et fleuris où on nous fait un chaleureux accueil : Thakek, Savanakhet ou Paksé. Près de Bassao, nous irons voir les ruines du Vat-Phou, monument khmèr, contemporain d'Angkor, auquel il était réuni par une très ancienne route. Les hommes et la végétation ont porté de terribles ravages au charmant temple adossé à une montagne d'où la vue s'étend à l'infini sur un océan de verdure ; au premier plan, un troupeau de buffles se protège contre les ardeurs du soleil en se réfugiant dans l'eau d'un grand bassin, jadis témoin de fêtes et de cortèges, à jamais disparus.

La dernière étape de notre voyage sera Khône et ses chutes. Jusqu'à la fin, le Laos nous réserve ses surprises. Ici, le « Père des Eaux » s'étale en une nappe large de quinze kilomètres et se divise en une multitude de bras encerclant de petites îles, paradis des oiseaux et des caïmans. Plusieurs de ces bras s'allongent parmi un chaos de rochers où ils dévalent en une immense cascade. Et le formidable roulement de ces cataractes sera la dernière musique que nous offrira la fête laotienne, ultime accompagnement à la mélodie des gongs et à la plainte des Khênes.

A NOS MEMBRES

M. Buhot a bien voulu, le 25 juin dernier, à la septième Assemblée générale, donner, en quelques mots, un aperçu de l'activité de l'Association au cours de l'année qui vient de s'écouler.

Il a montré comment notre principal effort avait porté sur les conférences et sur les thés mensuels, et en général, sur tout ce qui touche à la propagande en faveur de l'Association. Nous avons pu organiser un assez grand nombre de Conférences, en moyenne deux par mois, grâce aux concours si aimablement prêtés par tous ceux auxquels nous nous sommes adressés, ce dont nous leur sommes profondément reconnaissants.

Notre programme de cette année n'est pas encore établi, et d'ailleurs, nous ne pouvons le faire d'une façon absolue, puisque nous tenons toujours à profiter du passage à Paris des personnalités de l'orientalisme français et étranger. Mais déjà, nous pouvons annoncer une conférence de M. Maybon sur le succès des ouvrages sur la Chine et l'Inde et des traductions de contes chinois, à l'époque romantique ; une du Père Azaïs, l'explorateur de l'Abysinie ; une de M^{lle} Gallaud, qui poursuit le cours de ses *Notes* sur son voyage autour du monde pendant les années 1919-1922. Nous savons que la Princesse Achille Murat, qui a rapporté de son voyage en Indochine bien d'autres documents que ceux qu'elle a bien voulu faire passer devant nous en juin dernier, ne refusera pas de nous en faire profiter à nouveau.

L'essai que nous avons tenté, de faire un peu de musique au cours de nos thés mensuels, paraît ne pas avoir déplu. Nous avons l'intention de continuer cette année, en tâchant, bien entendu de faire appel aux meilleurs

artistes possible. Nous n'avons pas besoin de dire à quelles difficultés nous nous heurtons dans cette recherche, aussi demandons-nous, d'une part, toute la bonne volonté de ceux qui peuvent nous amener d'agréables exécutants, et d'autre part, toute l'indulgence de ceux qui écoutent et regardent. Il peut y avoir des expériences malheureuses, elles sont une leçon pour l'avenir.

L'Association, au cours de l'année, s'est augmentée de cent membres. Le retard apporté à payer beaucoup de cotisations nous empêche de nous rendre compte du nombre exact de membres actifs. Nous pensons approcher de sept cents, mais nous avons l'espoir que ce chiffre sera encore dépassé dans l'année qui vient.

Nous serions très reconnaissants à nos membres de bien vouloir se mettre en règle par le paiement de leurs cotisations. Nous avons fait toucher par traites les cotisations en retard de 1926, mais le résultat ne répond pas aux frais qu'entraîne cette procédure. Il faudrait nous éviter autant que possible l'obligation de recourir à ce mode de recouvrement. Une partie des traites nous sont revenues impayées, non parce qu'elles ont été refusées, mais par suite de l'absence du destinataire. Ce sont des envois à refaire et des frais nouveaux. Il est si facile d'éviter ces complications. Avec notre première invitation de la saison, nous enverrons à tous les membres qui n'ont pas encore payé leur cotisation de 1927, la formule de chèque postal qui leur permettra de se mettre en règle aussi simplement que possible. Nous leur demandons de bien vouloir se libérer avant le 1^{er} janvier 1928, car, à ce moment, nous devons supprimer de nos listes les noms de tous ceux dont la cotisation n'aura pas été payée.

M. Buhot, dans son compte rendu, a exposé également les efforts qui avaient été faits en faveur des étudiants. Nous revenons toujours au même point : la nécessité absolue qu'il y aurait à mettre en contact les Orientaux — et particulièrement ceux qui nous touchent de près, les étudiants indo-chinois, par exemple — avec la véritable vie familiale française, pour contrebalancer, dans la mesure du possible, des influences souvent néfastes. Nous avons parlé déjà de ceux de nos membres qui avaient bien voulu, l'année dernière, recevoir les étudiants. Nous espérons que cette année le nombre de ceux qui voudront s'intéresser à cette partie de notre œuvre, sera plus grand encore. Il y a, d'ailleurs, d'autres étudiants que les étudiants annamites qui aimeraient être reçus par nos membres, les étudiants afghans et les étudiants abyssins, en particulier, nous ont plusieurs fois fait part de ce même désir.

Encore en ce qui concerne les étudiants, il arrive fréquemment que les boursiers des Affaires Etrangères, ayant terminé leurs études, nous demandent notre aide et notre recommandation, dans la recherche d'une situation. Nous avons eu le plaisir de réussir dans nos démarches pour faire entrer plusieurs étudiants dans des usines, d'en faire accepter un autre dans un service d'hôpital, etc... Nous sollicitons pour cette œuvre, si éminemment sociale, le concours de nos membres.

Nous rappelons aussi l'existence de notre Bibliothèque de prêts, et nous la rappelons surtout parce que nous désirons en augmenter l'importance.